

sur un radeau, avec un flot qui monte, monte, hurle, mord—et le bruit formidable de la foule, l'immense foule, l'horrible foule, criminelle en tous pays lorsqu'elle a dans le cerveau la folie de la vengeance et sur les lèvres la luxure du sang—la foule fanatisée qui demande, comme une proie, la chair de ces fils d'Europe réfugiés dans une ambassade et priant...

Quel que soit le dénouement du drame, les scènes ont dû être lugubres. Lugubres et héroïques. Je suis certain que, si M. S. Pichon nous revient, il nous contera, en s'oubliant lui-même, le dévouement des soldats, la résignation des femmes, le courage de tous. Mais ce qui s'est passé, ce qui se passe dans cette ville de Pékin, inabordable maintenant, qui le sait ? Quand pourra-t-on le savoir ? Le saura-t-on jamais ? Il semble que la suprême ironie du sort se plaise à répondre à la Conférence de la Haye, au rêve du désarmement, par les batailles du Transvaal et à l'Exposition, œuvre de paix universelle, par l'explosion de barbarie de cette Chine et les tueries du Pays-Bleu.

Pays-Bleu devenu le Pays-Rouge ! La vie humaine pèse peu, du reste, en cette contrée où les guerres se soldent par des millions de cadavres. Mon ami Verestchagin le peintre de la Guerre, qui a pénétré dans certaines villes chinoises ruinées par les combats, n'y rencontrait que des ossements, des crânes, et encore des crânes, à perte de vue,

Après un tas sinistre, un autre tas de crânes !

des crânes d'un blanc neigeux, lavés par l'eau des pluies, rongés par le soleil. "On aurait dit, écrit le peintre, de ces gros cailloux que l'on voit au bord des rivières." La révolte de Taï-pings étant ajoutée à cette révolte des musulmans, ces deux périodes de massacres ont, au calcul de Verestchagin, coûté en vingt années quelque chose comme quarante ou cinquante millions de vie humaines. Soit de deux millions à deux millions cinq cent mille égorgements par an.

Et le nombre est si formidable là-bas que ces saignées ne comptent guère. Les villes dispa-

raissent, les crânes s'amoncellent et blanchissent ;—la masse humaine se renferme comme un fleuve coupé par un navire—et l'eau continue à couler comme la race jaune à grouiller. La fourmilière innombrable ne s'inquiète même pas de quelques fourmis écrasées.

Un soir, pendant la Commune à Versailles, je me promenais avec un attaché de l'ambassade chinoise, et nous entendions au loin, le sourd grondement des forts de l'enceinte parisienne répondant à l'artillerie des assiégeants. Ces coups sinistres nous entraient dans la poitrine, nous frappaient au cœur, car chacun d'eux était tiré sur des Français, tuait des Français, et, le matin, un engagement ayant eu lieu du côté de Vanves, on nous avait parlé de deux cents morts.

La pensée de ces deux cents morts nous hantait comme une vision sinistre. Il y avait là Etienne Arago et M. Grévy, qui, tristement, hochaient la tête. Deux cents cadavres ramassés, là-bas, sous les arbres reverdis par Avril ! L'attaché d'ambassade du Céleste-Empire se mit à rire et, dans sa face jaune, ses yeux de porcelaine eurent des éclairs d'une férocité narquoise.

— Ah ! dit-il, que deviendrions-nous si nous devions nous émonvoir pour si peu ? et que diriez-vous donc, vous autres Français, si vous aviez vu, comme moi, couper dans une journée six ou sept mille têtes ? Vos guerres civiles ! mais ce sont jeux d'enfants ! Chez nous, c'est par demi-millions d'hommes qu'on s'extermine et on n'y pense plus un mois après !

Il ajouta gaiement, pendant que le canon, là-bas, grondait toujours :

— Il faut bien vivre !

\* \* \*

Que voulez-vous qu'on impose le respect de l'existence humaine à un peuple qui se soucie aussi peu de la vie ? Poussé à bout, affolé par les prédications des Boxers, il n'a qu'une idée : débarrasser la terre chinoise de ces Européens installés chez lui et voulant imposer leur civilisation aux fils d'Asie. La vie, encore une fois, compte pour si peu là-bas que, dans le Yangtsé-Kiang, lorsqu'un homme tombe à l'eau, tout le monde le regarde se noyer, paisiblement, sans